

FIGURES DE FEMMES

Il semble lointain, le temps des héroïnes de tragédie archétypales ou des précieuses ridicules, mais le théâtre contemporain propose toujours aux comédiennes de grands rôles, de grandes figures.

Alors que la parole des femmes se libère et s'élève à nouveau, les femmes de théâtre – personnages ou autrices, metteuses en scène ou actrices – qui se sont depuis toujours emparées de la scène continuent de déclarer haut et fort : oui, les femmes sont là. Oui, elles ont un corps qui leur appartient avant tout, avant d'être un corps social, maîtrisé, instrumentalisé. Tout comme la sexualité qu'elles choisissent, tout comme les oppressions qu'elles combattent, tout comme les héritages qu'elles refusent ou bien transmettent. Elles sont là, debout, dans ce billet qui, nous l'espérons, éveillera vos désirs de (re)lectures et d'émancipations. ●

Tous les deux mois, le billet numérique Aparté vous offre le point de vue sensible d'ami·e·s lecteur·rice·s, auteur·rice·s, comédien·ne·s, metteur·se·s en scène... sur des textes des éditions Théâtrales réunis autour d'un thème. L'occasion de (re)découvrir ces textes différemment.

Thème d'Aparté n° 3 (mai 2019) : le monologue. Pour vous abonner à nos lettres d'information numériques, [cliquez ici](#).

Merci aux ami·e·s de ce billet : Anaïs, Aurélie, Catherine, Claudia, Dominique et Thomas.

Au sommaire de ce billet

page 2

- La gestation en débat. *Légère en août* de Denise Bonal, par Catherine Corjon, metteuse en scène
- L'artiste, la femme et le pouvoir. *Tableau d'une exécution* de Howard Barker (trad. Jean-Michel Déprats), par Claudia Stavisky, metteuse en scène

page 3

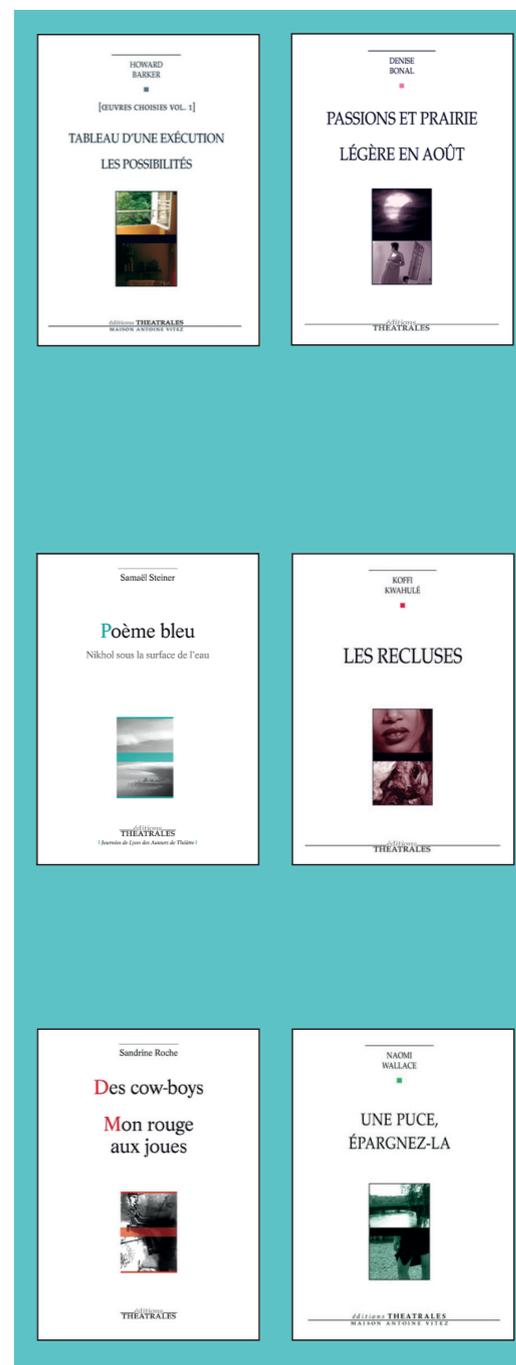
- La transformation par la parole. *Les Recluses*, de Koffi Kwahulé, par Anaïs Chartreau, comédienne et metteuse en scène
- L'insurrection du désir. *Mon Rouge aux joues* de Sandrine Roche, par Aurélie Turllet, comédienne et metteuse en scène

page 4

- Une trajectoire d'émancipation. *Poème bleu*, de Samaël Steiner, par Thomas Bleton, comédien et danseur
- Les femmes au premier rang des opprimé·e·s. L'œuvre de Naomi Wallace, par Dominique Hollier, traductrice

page 5

- Petite bibliographie pour aller plus loin





La gestation en débat

Légère en août de Denise Bonal, 1988

Catherine Corjon, metteuse en scène et comédienne

Écrite peu de temps avant la loi Veil, légalisant l'interruption volontaire de grossesse, *Légère en août* est une superbe pièce de Denise Bonal qui traite avec poésie et force mêlées du problème social et humain qui secoue toujours notre société : la gestation pour autrui. Le cadre proposé est celui d'une maison d'attente, dirigée d'une main de fer dans un gant de velours par Mademoiselle, où des jeunes filles et femmes sont prises en charge en attendant la « livraison » de leur bébé, promis à la vente par un circuit bien réglé...

Que faire quand l'enfant s'annonce « difficile à recevoir » ? Avorter ? Porter un enfant pour une autre ? Mais quand l'argent s'en mêle, le débat s'emmêle !

L'envie de mettre en scène cette magnifique pièce m'est arrivée comme une feuille de platane en automne. Tout l'été, elle a miroité entre ombre et lumière, lecture et réflexion sur ce que pouvait susciter, de nos jours, cette pièce écrite il y a plus de 30 ans. Puis à l'automne, des comédiennes amateur confirmées, très vite passionnées, ont bien voulu la prendre à cœur et l'apprendre par cœur ! Et elles ont insufflé son plus beau sens au mot amateur : qui aime et donne pour ce qu'il aime.

Et c'est ainsi que, depuis 5 ans, le projet *Légère en août* mûrit en profondeur, et a créé le concept

même de notre troupe, Les Éphémères du Gai Savoir : certaines comédiennes ont dû quitter le projet, (trois fois pour l'attente heureuse d'un enfant), d'autres l'ont découvert et à chaque répétition nous sommes profondément interrogées par un mot, une idée, un prolongement de notre quotidien !

Les débats plus ou moins doux qui suivent les représentations font preuve de la force du sujet, éminemment féministe : hommes et femmes sont toujours aussi profondément interrogé·e·s par la représentation sociale du corps des femmes, par le choix personnel que devrait être la maternité, par la responsabilité des hommes lorsque l'enfant paraît, et bien sûr par la commercialisation des bébés issus de ces drames. Les spectateur·rice·s sont interrogé·e·s et porté·e·s par la force – voire l'humour – d'une écriture ciselée et vivent ce huis clos, à la fois cruel et poétique, selon les points de vue et de vie des personnages. ●

© Malika Mhoubi



L'artiste, la femme et le pouvoir

Tableau d'une exécution de Howard Barker, 2001

(trad. J.-M. Déprats)

Claudia Stavisky, metteuse en scène

Depuis toujours, *Tableau d'une exécution* est une œuvre qui me hante. La complexité des propos, la beauté des personnages... tout me touche et me dérange.

J'étais très heureuse de la mettre en scène en 2016 avec Christiane Cohendy qui a un jeu

puissant et charnel à la fois. La langue de Barker nécessite des acteurs de cette envergure. C'est une langue de la pensée en mouvement. Difficile à appréhender, violente, mais aussi poétique, lyrique, elle devient ensuite naturelle dans le corps des acteurs. Le politique y croise l'intime, et cela laisse libre cours à tout le feu des passions.

De plus, il est évident qu'en tant que femme et artiste, la voix de Galactia résonne particulièrement en moi. Elle est une jusqu'au-boutiste qui affirme une peinture affranchie des tabous sociaux. Parce qu'elle est une femme libre et une artiste de génie, donc incontrôlable, elle subit la misogynie de tous ses congénères doublée d'un rapport plus difficile dans l'affirmation de son art. Cela interroge la place de la féminité dans la société.

Pour Howard Barker, la liberté ultime, pour une femme, ou plutôt le point central de toutes ses libertés, est justement de pouvoir être entièrement ce qu'elle est. C'est-à-dire un être humain qui possède un sexe de femme. Il a exploré cette question dans presque toutes ses pièces, ce qui lui a même valu d'être accusé parfois de pornographe. Cette liberté ultime est représentée par le cri orgasmique, marque fondamentale de l'altérité qui se joue entre l'homme et la femme. C'est aussi, peut-être, le point de cristallisation de la peur viscérale que ressent l'homme face à cette altérité. Cette façon de traiter la condition féminine condense, en elle-même, toute la pensée féministe que l'on a pu développer depuis la fin du XIX^e siècle.

Les difficultés du parcours d'artiste, de mère, d'amante de Galactia, la solitude dans sa liberté,

tout en elle exprime en creux le prix à payer pour accomplir une œuvre et s'accomplir en tant que femme. Avec Christiane, nous nous sommes attachées au processus de création du personnage, nous avons exploré la tension entre l'intime et le politique dans sa façon de digérer et recracher en peinture tous les événements qui traversent sa vie. Nous avons confronté l'exécution d'une œuvre d'art à la mise à mort de l'expérience créatrice face au pouvoir. Est-ce féministe ? Je ne sais pas ! et puis même... ●



© Simon Gosselin



La transformation par la parole

Les Recluses de Koffi Kwahulé, 2010

Anaïs Chartreau, comédienne et metteuse en scène

J'ai réalisé à l'hiver 2014 une mise en lecture de la puissante et magistrale pièce de Koffi Kwahulé *Les Recluses*, avec cinq comédiennes, à Paris. Aujourd'hui, je m'interroge : qu'est-ce qui fait si puissamment écho en moi à cette pièce et quel mouvement a animé mon désir de mise en voix de ce texte ? Pourquoi ai-je voulu si

ardemment donner à entendre les voix de ces femmes africaines, ici en France et aujourd'hui ? Les recluses sont un groupe de femmes qui ont subi des viols de guerre et se libèrent, par la parole, du silence qui leur est imposé par la société. Ces femmes racontent leurs expériences aux autres pour s'affranchir de leur passé violenté. Elles transforment l'horreur pour survivre, et vivre.

Le théâtre reste inséparable de la société. Je suis persuadée que « le privé est politique » pour reprendre le slogan, et que l'égalité des femmes et des hommes se situe intrinsèquement dans les rapports sexuels choisis qu'ils partagent. La pièce de Kwahulé, en donnant à entendre les parcours de ces femmes, transfigure la renaissance possible d'un individu et d'une société.

Ici, le jeu scénique est une véritable initiation à l'amour, et comme le dit Kwahulé lui-même, « j'ai une haute opinion du théâtre », en nous forçant à nous déplacer dans nos systèmes de pensée, il nous accompagne à devenir des sujets libres. Kwahulé ne crée pas ici un nouveau monde, il révolutionne un monde existant. L'habitude de la souffrance posée comme unité de contrôle de nos sociétés contemporaines est démantelée car des femmes et des hommes renonçant à être normé·e·s par les schémas officiels se transforment, engagent une véritable remise en question des rapports de pouvoir et de domination, et constituent une action pour penser les conditions de la rencontre et du possible, de tous les possibles. Femmes de partout, parlons-nous ! ●

© Romain Gallat



L'insurrection du désir

Mon rouge aux joues de Sandrine Roche, 2015

Aurélie Turlet, comédienne et metteuse en scène

Ma première rencontre avec Sandrine Roche, c'est *Neuf petites filles* (*Push and Pull*). Une partition insolente et libre, qui m'a bouleversée. Puis j'ai tout dévoré, texte après texte. À chaque fois, c'est une découverte jubilatoire, qui fait sens avec mon engagement, ma vision du plateau. Je suis d'abord une interprète et si j'en viens à monter un texte, cela part d'une nécessité intime. Les textes de Sandrine Roche sont des études de comportements, et les femmes y sont les voix d'une réflexion bien plus vaste sur nos identités dans un ensemble social, familial, politique.

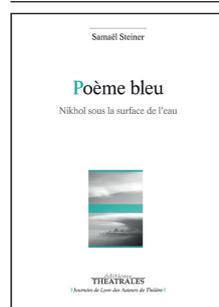
J'ai monté *Des cow-boys* avec un groupe d'étudiants, et puis j'ai découvert ce chaperon caché derrière les cow-boys. *Mon rouge aux joues*. Il venait coïncider avec mon fil rouge : l'émancipation face à l'héritage. Sa langue rock et charnelle m'a donné immédiatement l'envie d'une forme texte-concert en direct.

J'aime comment ses textes détricotent les modèles. Les contes qui ont formaté notre imaginaire d'enfant en font partie. Ici, les trois femmes du *Petit Chaperon rouge* se parlent et s'exposent telles quelles : avec leurs contradictions, leurs secrets. Elles sont magnifiques et monstrueuses.

Mon rouge aux joues raconte comment ce qui ne se dit pas se transmet, et rompt le déterminisme du conte : la fille choisit de ne pas porter le cadeau de sa mère, choisit d'être libre et de nommer son

désir. Le texte redonne une place au corps, dans une langue qui pulse et nous traverse. Ce texte, c'est une ode à l'insurrection du désir.

Dans *Neuf petites filles* il est question, pour moi, d'une féminité qui se frotte avec ses archétypes et sa propre construction, dans un jeu explosif, une catharsis terrible. D'où émerge un «féminin pluriel». Un corps indocile. Cette interrogation est fondamentale dans les textes de Sandrine, et je la retrouve dans *Mon rouge aux joues* : comment l'indocilité peut-elle nous construire ? Pour moi, son écriture est totalement engagée à cet endroit. C'est une écriture émancipatrice qui fissure le système binaire : elle ouvre une faille pour la singularité. Et revendique notre part insaisissable. ●



Une trajectoire d'émancipation

Poème bleu de Samaël Steiner, 2017 (prix des Journées de Lyon des Auteurs de Théâtre)

Thomas Bleton, comédien et danseur

Il y a Macha et ce qu'on attend qu'elle soit. Il y a le modèle, la norme, l'envie de s'y fondre, le besoin d'être libre et sans frontières. Il y a les frontières physiques, la terrasse, la lisière, la mer, et les frontières morales, la famille, l'entreprise, la femme. Il y a ce qui se trouve au-delà des frontières, les méduses, Saint-Pétersbourg, la vie invisiblement active dehors.

La découverte de *Poème bleu* se fait un après-midi d'hiver 2018, à voix haute. C'est dimanche, je suis chez mon amie Mahaut, elle me propose une lecture. Ça dure peut-être une heure,

interrompue pour faire couler le café. Mais ces rares pauses ne sont pas longues : sans ponctuation, je veux entendre et dire la suite, à deux voix, avec Mahaut. D'emblée les mots sont beaux et je veux les manger aussi goulûment qu'un bon goûter.

C'est à la relecture que je discerne dans *Poème bleu* la longue marche vers l'émancipation. À la troisième personne, Macha va et vient. Elle cherche une vérité. Elle en trouve plusieurs. Le texte illustre une zone de flottement entre ce qui est censé être et ce qu'on ferait spontanément. Macha oscille entre ses sens / la morale. Appartenir à la société / s'abandonner à elle-même. Elle lutte à l'intérieur / entre fascination / rejet du dogme. L'histoire de Macha est le prétexte pour dialoguer avec nous et nos propres émancipations.

© Annaëlle Bouticourt



Ce qui me fascine encore, c'est de ressentir l'oppression de Macha, sans condamner ses oppresseurs. Subtilement, on comprend les motivations et les manières d'agir de toutes les parties, plaçant le problème au-delà des individus. J'aime et je hais le père, la mer, la mère, Anatoli et la grand-mère. Le doigt est mis sur le trouble, mais tout me laisse entendre que la solution est multiple, sans lois et nous appartient

à tous. Ça me laisse rêver que peut-être, collectivement, on trouvera une nouvelle histoire pour nous rassembler, qui nous donnera un peu plus de possibilités d'être multiples et de bouger. ●



Les femmes au premier rang des opprimé·e·s

L'œuvre de Naomi Wallace

Dominique Hollier, traductrice

Comment avez-vous découvert l'œuvre de Naomi Wallace ?

Par *Une puce, épargnez-la*. Quand je suis entrée au comité anglais de la Maison Antoine-Vitez, à la fin des années 1990, on parlait beaucoup de ce texte. Je l'ai lu, c'était un chef-d'œuvre absolu, une écriture inédite, à la fois politique et poétique. Naomi n'aime pas qu'on mette en avant le caractère poétique de son écriture parce qu'il ne faut surtout pas le jouer. Et pourtant, elle produit dans ce texte un tel équilibre entre puissance poétique et force politique ! J'ai alors l'impression de comprendre son écriture de l'intérieur, je ne reviens pas de son audace, de sa pertinence, de son intelligence et de sa finesse. C'est une langue qui me parle, comment ne pas la traduire ?

Comment le théâtre de Naomi Wallace articule-t-il force politique et féminisme ?

Son théâtre est politique car il parle des opprimé·e·s, de ceux qui subissent, qui sont opprimé·e·s par la société capitaliste, machiste, etc. Et qui sont les plus opprimé·e·s de manière générale ? Parmi les pauvres et les

laissé·e-s-pour-compte, les femmes sont généralement au premier rang. Il n'y a qu'à regarder autour de nous. Le féminisme et le politique s'articulent parce que l'un ne peut aller sans l'autre. Quand on essaie de mettre en lumière les populations opprimées, les oppressions, de montrer qu'autre chose est possible, on est forcément amené à parler des femmes, de leur force intrinsèque et de la façon dont elles s'opposent à ces dominations.

Quand on écrit un théâtre qui met en avant les injustices pour lutter pour plus de liberté et d'humanité, les femmes sont évidemment au cœur de ce combat.

Naomi Wallace met souvent en scène des personnages féminins puissants. Y voyez-vous un modèle proposé aux femmes ?

Sa manière de traiter le féminisme est en effet de montrer des personnages féminins forts. Dans *Au pont de Pope Lick*, la mère décide de prendre en charge l'usine désaffectée, alors que le père au chômage sombre dans la dépression ; quant à la jeune fille, elle veut se tourner vers l'avenir et va chercher le jeune homme pour le sortir de là. Dans *La Brèche*, la jeune femme, qui pourrait être une victime, prend au contraire les rênes et essaie de retourner l'histoire pour la maîtriser ; elle en ressort largement brisée mais elle ne s'est pas contentée de subir.

Dans toutes ses pièces, les personnages de femmes et de jeunes filles ont une très grande force de caractère et sont moteurs. Naomi dit souvent : « Mes personnages ne pleurent pas, ne pleurent jamais, ils sont bien au-delà des larmes », en aucun cas ils ne doivent être considérés ou traités comme hystériques,

geignards. Toutes ces caractéristiques soi-disant féminines sont à proscrire complètement.

Cependant il faut faire attention. Son théâtre est un théâtre de réconciliation, il ne dresse pas les femmes contre les hommes. Des femmes sont mises en avant, mais pas en opposition aux hommes. C'est toujours un théâtre d'espoir, la situation est terrible mais les êtres qui la vivent font tout ce qu'ils peuvent pour rassembler, écouter, aller vers l'autre. Dans *La Carte du temps*, la jeune femme israélienne vit avec les poumons d'un Palestinien : la rencontre existe. Le théâtre de Naomi Wallace est fort car il est engagé, mais ce n'est pas un théâtre agressif, qui pointe du doigt. C'est un théâtre qui part de l'humain pour montrer que c'est possible. Que ça devrait être possible. Avec l'espoir au bout.

La sexualité est un autre motif très présent.

Le plaisir est au centre de l'écriture de Naomi Wallace, ça va avec le reste. Qui est-ce qu'on opprime ? Qui est-ce qu'on viole ? Qui revendique une sexualité libre ? Les femmes, les homosexuel·le·s.

C'est un théâtre où les corps sont toujours en avant. On parle de plaisir, du droit au plaisir. Comment les corps abîmés par le travail, par la société capitaliste, n'ont plus de plaisir. Effectivement elle écrit des scènes sensuelles et sexuelles. C'est une façon pour elle de poser la question du pouvoir. Qui a le pouvoir ? Qui décide de quoi ? Qui décide lequel des orifices est digne d'intérêt et lequel ne l'est pas ? Dans son théâtre, elle s'engage pour la liberté : tout le monde a le droit d'aimer comme il le souhaite, que ce soit des hommes ou des femmes. ●

Petite bibliographie pour aller plus loin

- Howard Barker, *Gertrude (Le Cri)*, traduction Élisabeth Angel-Perez et Jean-Michel Déprats, 2003 (une femme qui quitte ses habits de mère pour assumer sa féminité et sa sensualité)
- Daniel Besnehard, *Charlotte F*, 1999 (une femme qui sort du silence pour devenir actrice de sa vie)
- Evelyne de la Chenelière, *Lumières, lumières, lumières*, 2015 (deux femmes aux conceptions de vie différentes, mais toutes deux cherchant à maîtriser le réel)
- Milena Csergo, *Isadora comme elle est belle et quand elle se promène*, 2019 (une jeune femme qui découvre le monde)
- Cécile Cozzolino, *Renée Panthère* in *Mauvais genre(s)*, 2011 (une femme panthère qui transforme les masculinistes en cadavres)
- Xavier Durringer, *Histoires d'hommes*, 2003 (une femme, deux femmes, cent femmes, en colère, amoureuses, toujours déterminées)
- Roland Fichet, *Suzanne*, 1993 (une femme qui slalome avec force entre les écueils de la vie)
- Koffi Kwahulé, *Nema*, 2011 (des femmes qui se lèvent contre les violences conjugales qu'elles subissent)
- Suzanne Lebeau, *Chaîne de montage*, 2014 (une femme qui enquête sur les disparitions de femmes ouvrières au Mexique, qui n'intéressent personne, parce qu'ouvrières, parce que femmes)
- Yves Lebeau, *Le Chant de la baleine abandonnée*, 2015 (la femme au bout de sa vie, mais qui compte bien maîtriser sa propre fin)
- Hanokh Levin, *Les Femmes de Troie*, traduction Jacqueline Carnaud et Laurence Sendrowicz, 2004 (des femmes mythiques qui dénoncent l'inanité de la guerre)